

LE REGGAE DANS L'EST DE LA RD CONGO : UNE STRATÉGIE DE RÉSISTANCE LOCALE DEPUIS TROIS DÉCENNIES

« Le monde est dangereux à vivre ! Non pas tant à cause de ceux qui font le mal, mais à cause de ceux qui regardent et laissent faire » (Albert Einstein).

Introduction

**Germain KAMBALE
MAKWERA, S.J.,**
Professeur à
l'Université de
Lubumbashi.
germainkambale@
gmail.com

**Jean-Marie MUHINDO
NZINGENE,**
Doctorant en Sciences
de l'éducation
à l'Université de
Kinshasa)

**Jean-Paul WASINGYA
MUSAVULI,**
Doctorant en
Philosophie à
l'Université Catholique
de Lyon.

**Marie Desanges
SAIBA ZABIBU,**
Chef de Travaux à
l'ISAM/Kinshasa.

Depuis trois décennies (1994-2024), une violence barbare a été déclenchée dans la partie orientale de la RD Congo et personne actuellement ne saurait prédire sa fin. Au quotidien, observe Bintou Keita¹, les conséquences de cette violence sont tellement odieuses qu'elles remettent en question les instances internationales : à quoi servent-elles ? Et puisqu'elles sont silencieuses, comment résister localement à un projet si dégradant et si déshumanisant ?

La présente étude se propose d'explorer la manière dont les jeunes de l'Est de la RD Congo, confrontés à une violence macabre et sanglante depuis trente ans, inventent quotidiennement une approche du monde. En effet, grâce aux chansons *reggae*, ces jeunes, témoins vivants de la barbarie ou de la déchéance de l'humanité dans l'homme, investissent l'époque où ils s'efforcent de vivre malgré tout, donnent un sens tissé de leurs tourments, de leurs questionnements et de leur rêve d'une vie à la mesure de leur sens de l'humain. Cette étude s'appuie notamment sur quelques chansons *reggae* (disponibles sur *Youtube*) du pionnier des *reggae-men* de la région, l'artiste musicien Mayaya Santa, sur des entretiens directs et enregistrés (en mars 2022) avec l'artiste, et sur quelques témoignages des survivants et rescapés récoltés depuis des années et surtout pendant notre séjour dans la région (en mars et juin 2023).

¹ Selon BINTOU KEITA, Représentante de l'Organisation des Nations Unies (ONU) en RD Congo depuis le 15/01/2021, au moins 9 personnes sont tuées chaque jour : *Le Potentiel*, n°8679, du 10/10/2023, p. 8.

Pour élucider la présente étude, il convient de : (1) dire pourquoi le choix du *reggae* ; (2) décrire le contexte d'émergence du *reggae* dans l'Est de la RD Congo ; (3) analyser brièvement quelques thématiques qui se dégagent des chansons *reggae* de ces jeunes de l'Est de la RD Congo ; et (4) indiquer un chemin vers un avenir différent.

1. Pourquoi le *reggae* ?

Le *reggae* est un genre musical rythmé et répétitif ayant émergé dans les années 1960. C'est l'une des expressions musicales jamaïcaines les plus populaires. Dans les années 1970, grâce au succès de Bob Marley, le *reggae* devient mondialement connu, et s'impose comme un style musical porteur d'une culture qui lui est propre ; une culture qui proclame publiquement l'humanité.

Abordant des thèmes souvent liés à des questions politiques et sociales, le *reggae* s'est forgé une réputation de musique des opprimés, des agressés, ou des envahis. C'est un genre musical qui joue un rôle important dans de nombreux combats contre l'injustice, la domination, l'hégémonie, etc. Il se présente comme une résistance culturelle à l'empire de l'inhumain, de la barbarie. Dit autrement, le *reggae* se présente comme une résistance à la déchéance de l'humanité dans l'homme, un lieu de dénonciation des conditions inhumaines.

Actuellement, le *reggae* est joué par des groupes d'origines diverses, chanté dans une large variété de langues du monde et est composé de différents sous-genres. En 2018, l'Unesco a classé cette musique au rang de patrimoine immatériel de l'Humanité².

C'est donc à juste titre que l'artiste Mayaya, lors de l'entretien enregistré le 27 mars 2022, a reconnu que le *reggae* est son genre musical préféré. Comme musique engagée et musique d'espoir, dit-il, le *reggae* est plus adapté, plus capable que les autres (slow, rumba, etc.) pour exprimer son refus de mourir, le refus de l'ordre oppressif établi, le refus de mourir de tout un peuple, dans différentes langues. L'artiste sous étude utilise d'abord le kinande, langue utilisée dans l'espace géographique où il vit, pour s'adresser tout d'abord à sa communauté *nande* ou *yira* vivant un véritable exil sur la terre de ses ancêtres. Et pour une large diffusion, il chante aussi dans d'autres langues du monde, notamment en kiswahili : « *Kwa nini wanitesa moyo ?* » (Pourquoi me fais-tu souffrir ?), « *Milele* » (pour toujours), « *Twahitaji amani* » (Nous avons besoin de paix), « *Wanaua watu* » (Ils tuent des êtres humains) ; en français : « La nature est fatale », « Dragon », « Elle et moi », « J'ai peur de toi », « Les Enseignants », « Politique », et tout récemment « *Nous sommes exterminés* » (2023) ; en anglais : « *Baby don't cry* », « *Dear Ike* », « *Not easy* », « *War* ». C'est autant dire qu'une expérience

² Cf. *Le Potentiel* du Samedi, 08/12/2018.

tragique, douloureuse, stimule la recherche, l'innovation, la réflexion, comme c'est le cas à l'Est de la RD Congo.

Bien plus, il y a aussi lieu de rapprocher le *reggae* (qui fait usage des pieds) et le « *munde* », une danse culturelle *nande* ou *yira* qui convoque à la fois les pieds et les épaules. En effet, c'est avec les pieds qu'on marque au même moment le son et le rythme. Faire usage des pieds rythmés ne serait-il pas l'expression d'un engagement, d'une fermeté ? Et danser avec les épaules renvoie à la symbolique de l'épervier qui, pour chasser, plane au-dessus et ne descend que pour récupérer une proie. La conjonction des épaules et des pieds dans la danse ne pourrait-elle pas signifier, en définitive, qu'un peuple qui danse ainsi est un peuple libre qui ne peut pas être soumis, quoiqu'il arrive ?

Pour mieux comprendre la réception facile, aisée du *reggae* dans la région, il convient de présenter le contexte global de ce milieu.

2. Contexte d'émergence du *reggae* à l'Est de la RD Congo

Dans la partie Est de la RD Congo, le *reggae* est une inspiration dictée par les réalités sociales quotidiennes : la « polycrise »³ qui menace la vie humaine dans la région. Trois moments clefs peuvent faciliter l'accès à la compréhension du phénomène : 1994, 1998, 2018-2019.

(1) **Premier moment (1994).** Entre avril et juillet 1994, le Zaïre, aujourd'hui la RD Congo, est « envahi par un afflux de réfugiés rwandais et depuis lors, il est constamment attaqué et pillé par des troupes venues du Rwanda et de l'Ouganda [...]. Des morts se comptent désormais par millions et les viols par centaines de milliers »⁴. Cet afflux de réfugiés rwandais était-il un fait du hasard ? Un accident malencontreux ou un dégât collatéral du génocide rwandais ? Pour le politologue et chercheur Charles Onana, cet afflux procède « d'une action militaire minutieusement préparée en vue d'envahir et d'occuper l'Est du Zaïre pour exploiter ses minerais. Il s'agit d'inciter les populations autochtones de l'Est du Zaïre à abandonner leurs terres aux populations étrangères aux fins de mieux organiser l'exploitation minière »⁵. Pour y parvenir, il faut diffuser l'angoisse collective d'une mort atroce dans l'esprit des habitants d'une région conquise pour les contraindre à une fuite définitive.

Déjà, quelques années avant les propos de Charles Onana, deux autres chercheurs de renom, Noam Chomsky et André Vltchek, avaient fait remarquer qu'après les deux guerres mondiales, du moins avant la

3 Création lexicale de l'historien britannique Adam TOOZE, pour caractériser le désordre mondial actuel.

4 Charles ONANA, *Holocauste au Congo. L'Omerta de la communauté internationale*, Paris, L'Artilleur, 2023, 4^e de couverture.

5 Charles ONANA, *Holocauste au Congo. L'Omerta de la communauté internationale*, Paris, L'Artilleur, 2023, p. 33.

guerre en Ukraine déclenchée le 24 février 2022 et celle entre Israël et la Palestine depuis le 07 octobre 2023, le conflit le plus meurtrier du monde se déroule actuellement dans la partie orientale de la RD Congo, depuis 1994⁶. Ayant élu domicile dans le Kivu (ancienne cartographie) et en Ituri, ce conflit laisse plusieurs dizaines de milliers de femmes violées et mutilées⁷, des hommes découpés à coups de machettes, sous le regard complice et hypocrite de la communauté internationale ou des puissants de ce monde. Un témoin vivant interviewé à Beni, le 22 mars 2022, raconte : « J'ai vu la sauvagerie : des gens découpés comme on découpe la viande à la boucherie, des femmes éventrées, *des hommes décapités* ». Comment ne pas réveiller le cri d'Albert Einstein selon lequel « *le monde est dangereux à vivre ! Non pas tant à cause de ceux qui font le mal, mais à cause de ceux qui regardent et laissent faire* »⁸.

Une guerre a commencé ; et personne ne sait quand elle prendra fin. Des enfants nés au début de cette guerre sont actuellement des parents portant dans leur chair et dans leur sang les stigmates de l'horreur. Un photographe indépendant établi à Goma raconte : « Je suis né dans la guerre. Depuis l'enfance, je n'ai jamais connu la paix »⁹. Cette guerre mélange la violence et le crime, les intrigues financières et politiques autour d'un nouvel or noir, le coltan, ainsi que beaucoup d'autres richesses du sol (surtout la faune, le bois et le cacao transformé actuellement en chocolat à Beni) et du sous-sol non encore déclarées¹⁰. À ce sujet, Denis Mukwege, Prix Nobel de la Paix 2018, écrit :

Le bilan humain de ce chaos pervers et organisé a été des centaines de milliers de femmes violées, plus de 4 millions de personnes déplacées à l'intérieur du pays et la perte d'au moins 10 millions de vies humaines. Imaginez, l'équivalent de toute la population du Danemark décimée [...]. Les gardiens de la paix et les experts des Nations Unies n'ont pas été épargnés. Plusieurs ont trouvé la mort dans l'accomplissement de leur mandat¹¹.

C'est autant dire que, depuis trois décennies, la partie orientale de la RD Congo est une marmite qui bouillonne ; un camp où s'expriment deux types

6 Noam CHOMSKY et André VLTCHÉK, *L'Occident terroriste. D'Hiroshima à la guerre des drones*, Montréal, Ecosociété, 2015, p. 20. Les deux chercheurs chiffraient le nombre de morts dans ce conflit entre 6 et 10 millions. Près de 10 ans après, il convient de signaler que ce chiffre est de loin différent, puisqu'il augmente chaque jour, sous le regard complice et hypocrite des puissants de ce monde.

7 Charles ONANA, *Holocauste au Congo. L'Omerta de la communauté internationale*, Paris, L'Artilleur, 2023, pp. 325-345.

8 www.citation-celebre.com (consulté le 29/12/2023).

9 Moses SAWASAWA, « RDC. La guerre fin », in *Courrier international*, n°1742 du 21 au 27 mars 2024, p. 13.

10 Charles ONANA, *Holocauste au Congo. L'Omerta de la communauté internationale*, Paris, L'Artilleur, 2023, pp. 367-416.

11 Discours de Denis MUKWEGE, « Prix Nobel de la Paix 2018 : Des révélations sur la misère et la souffrance en RD Congo », in *Congo-Afrique* (janvier 2019), n°531, pp. 56.

de prédatons contre la RD Congo : une prédation de type économique et une autre de type génocidaire. Cette dernière vise à éliminer le plus grand nombre possible de populations locales dans les espaces arables convoités pour leurs richesses. À terme, ces espaces devraient être réoccupés par des populations dont les prédateurs organisent les migrations clandestines du Rwanda dans un processus à long terme de balkanisation du Congo¹². Il faut donc massacrer impunément des populations locales pour diffuser l'horreur, et ainsi contraindre les habitants à la fuite. Au moment où nous rédigeons ces lignes, quelques espaces (surtout dans les territoires de Masisi et de Rutshuru) sont déjà occupés par des populations venant du Rwanda, d'après des témoignages récoltés sur le terrain, en juin 2023.

C'est ce contexte dégradant, inhumain, qui est la source directe d'inspiration du *reggae* dans la région, reconnaît le pionnier des *reggae-men*, Mayaya. Selon ce dernier, l'origine lointaine de son expression musicale remonte au génocide rwandais, avec ses répercussions immédiates sur le sol congolais. Les horreurs des camps des réfugiés l'ont profondément touché, voire traumatisé. En effet, ce vent venu du Rwanda annonçait la fin du régime Mobutu, installant dans la région une insécurité généralisée entretenue par des éléments des Forces Armées Zaïroises (FAZ), transformées en une soldatesque indisciplinée, incontrôlée. Pour réagir à cette insécurité, à ces conditions inhumaines auxquelles les Congolais étaient soumises, l'artiste s'est officiellement exprimé, pour la première fois, en 1995, à travers son chef-d'œuvre intitulé « *Ekyangaleka nichi ?* »¹³ (Traduction française : « Pourquoi ce qui nous arrive ? »).

(2) Le deuxième moment (1998). Chaque année, la population de Butembo (*les Bubolais*) se souvient de quatre dates tragiques : 14, 15, 16, 17 avril 1998. Une population a été cyniquement accusée d'être complice des résistants Mai-Mai et de nombreux jeunes ont alors été enterrés vivants¹⁴. Il suffisait d'avoir quelques tatouages sur son corps, de parler kinande, langue locale, ou d'être en dehors de son domicile juste après le combat opposant les Mai-Mai aux militaires de l'armée nationale, pour être assimilé à un milicien Mai-Mai (d'une manière consciencieusement gratuite et sans aucune autre forme de procès) et, du fait même, mériter la mort pour les hommes ou le viol pour les femmes. Comme dans un film d'horreur, la déchéance de l'humanité dans l'homme y était au rendez-vous.

12 Un proverbe *nande* ou *yira* rappelle : « Les fourmis voyagent cachées sous terre en croyant que les hommes ne savent pas ».

13 C'est en kinande, une langue bantoue parlée dans l'Est de la RD Congo. Selon la classification de Guthrie, un linguiste britannique, le kinande appartient à la zone J42.

14 Jackson MUMBERE KINANGA, *L'analyse de l'incrimination de l'infraction tentée en droit positif congolais, Mémoire de licence*, Université Officielle de Ruwenzori, Butembo, 2014. Ce texte est aussi disponible sur <https://www.memoireonline.com/sommaires/droit-science-politique.html>

Voici le récit¹⁵ d'un rescapé de ce drame :

Le mardi 14 avril 1998 à 4 h 00 du matin, les guérilleros Maï-Maï lancent l'attaque contre les éléments des Forces Armées Congolaises (FAC) au Camp Kikyo, l'ancien hôtel de Monsieur Denis Paluku¹⁶. Attaque qui durera deux heures. Vers 7 h du matin les Maï-Maï vont se disperser et regagner leurs maquis de Kasitu. Le bilan des morts (Maï-Maï et FAC) lors de cette attaque n'est pas connu. Mystère ! Aucun Maï-Maï n'avait été capturé ou fait prisonnier¹⁷.

Le même rescapé poursuit son récit :

Vers 9h30, les militaires FAC commencèrent à fouiller une à une les maisons des populations civiles de Furu, Mihake, Kalemire, [...] sous prétexte qu'ils y cherchaient des Maï-Maï en fuite après l'attaque contre le camp militaire de Kikyo. Très rapidement ce qui n'était qu'une fouille à la recherche des assaillants en débandade se transforma en une véritable chasse à l'homme suivie de tueries des paisibles civils, du viol des femmes, du pillage des biens de valeur, de la destruction méchante des maisons d'habitation, etc. C'est ainsi que les militaires des FAC fusillaient certains civils dans leurs parcelles. D'autres victimes étaient conduites au camp Kikyo transportant des biens pillés. Une fois arrivées au camp, ces victimes étaient enterrées vivantes dans des fosses communes.

Dans le même registre, on peut aussi citer le rapport du projet Mapping, concernant les violations graves des Droits de l'homme et du Droit International humanitaire commises entre mars 1993 et juin 2003 sur le territoire de la RD Congo, rapport publié en août 2010 (page 138). Ce rapport, comme beaucoup d'autres volontairement enfermés dans certains tiroirs, revient sur ces massacres commis à Butembo, et pointe du doigt les éléments FAC/APR. Reprenons ici un extrait :

Du 14 au 17 avril 1998, des éléments des FAC/APR ont tué plusieurs centaines de civils, commis de nombreux viols et procédé à de nombreuses arrestations arbitraires dans les villages périphériques de Butembo. Certaines sources avancent le nombre de plus de 300 victimes. Les FAC/APR avaient accusé les victimes de soutenir les Maï-Maï responsables de la récente attaque contre leur base militaire de Butembo. Certaines victimes ont été tuées par balles dans leurs maisons ; d'autres ont été acheminées au camp militaire de Kikyo où elles ont été fusillées, écrasées par une jeep ou enterrées vivantes¹⁸ [...] À plusieurs reprises, ils ont forcé

15 « Le récit est une pédagogie qui a fait ses preuves dans notre histoire ancienne. Les aînés racontaient, les cadets écoutaient et apprenaient par eux-mêmes ce qu'il convenait de faire dans leurs contextes nouveaux », Isidore NDAYWEL E NZIEM, *L'audace de dresser le front pour un autre Congo. La saison sèche est pluvieuse*, Kinshasa, Médiaspaul, pp. 255-256.

16 Celui-ci fut un notable de la communauté nande/yira, Gouverneur dans quelques provinces de la RD Congo, décédé le 22/08/2014.

17 Voir KASEREKA KAVWAHIREHI, « LA POLITIQUE EN MUSIQUE. La Chanson Urbaine au Congo comme Forme de Résistance : Le cas du Reggae dans la ville de Butembo », University of Bayreuth/ Germany, 2011 (disponible en ligne).

18 Les victimes avaient un visage, un nom, une histoire, une famille, une adresse précise. Leur

les hommes à coucher avec leurs sœurs et/ou leurs filles. Les Forces Armées Congolaises (FAC) comptaient en leur sein, outre les militaires de l'AFDL et les ex-FAZ, de nombreux militaires rwandais et, dans une moindre mesure, ougandais. Devant la difficulté de distinguer clairement, à cette époque, les militaires congolais des militaires rwandais, le signe FAC/APR a été utilisé pour la période allant de juin 1997 à août 1998¹⁹.

Du 14 au 17 avril 1998, la population a été contrainte de s'enfermer dans les maisons, avec l'interdiction formelle de sortir dehors pour quelque motif que ce soit sous peine de subir le sort des Maï-Maï recherchés. Plusieurs victimes furent soumises à des traitements cruels, inhumains et humiliants. De fait, ces victimes ont été atteintes non seulement dans leur dignité humaine propre, dans leur intégrité physique et morale, mais aussi dans leur vie, car, outre celles qui ont été éviscérées, voire enterrées vivantes, beaucoup d'autres ont été démembrées, torturés et psychologiquement traumatisés²⁰.

Pendant que la population était séquestrée dans les maisons, quatre commandants militaires ont fait des déclarations radiodiffusées à la Radio Télévision Nationale Congolaise (R.T.N.C.) assimilant expressément et directement la population de Butembo, dans l'ensemble, aux guérilleros Maï-Maï. Selon les rescapés, ces commandants disaient, entre autres : « *Les Maï Maï sont venus de vos maisons [...] et par conséquent, toute personne qui sera appréhendée à l'extérieur de sa maison, sera considérée comme ennemi Maï-Maï* ».

Outre les tueries des civils, des cas graves de violences sexuelles et des faits de guerre (pillage des biens, destruction des patrimoines ancestraux et à usage collectif, etc.) ont été enregistrés²¹. Les victimes racontent des récits qui mettent en lumière l'intention de l'agresseur, sa volonté d'une annihilation totale : détruire, humilier, torturer ; bref, faire délibérément souffrir avant de supprimer des vies humaines. Une victime raconte :

Les violences sexuelles se sont déroulées sous des formes variées : non seulement certains militaires procédaient au viol eux-mêmes ; mais également ils forçaient à l'inceste en obligeant soit le père à s'accoupler avec sa fille en présence de toute la famille, soit encore un garçon à coucher avec sa mère ou avec sa sœur au vu et au su de tous ses frères et sœurs, obligation faite sous peine d'être fusillé par ceux-ci. En cas d'une

liste non exhaustive est disponible dans l'étude de Jackson MUMBERE KINANGA, *L'analyse de l'incrimination de l'infraction tentée en droit positif congolais, Mémoire de licence*, Université Officielle de Ruwenzori, 2014. <https://www.memoireonline.com/sommaires/droit-science-politique.html>

19 Rapport Mapping d'août 2010, « A Butembo, les victimes de massacres de Kikyo réclament justice et réparation ».

20 Rapport Mapping d'août 2010, « A Butembo, les victimes de massacres de Kikyo réclament justice et réparation ».

21 Charles ONANA, *Holocauste au Congo. L'Omerta de la communauté internationale*, Paris, L'Artilleur, 2023, pp. 367-415.

quelconque résistance, les militaires introduisaient les canaux de leurs armes dans les appareils génitaux des femmes et filles ; ce qui conduisait la plupart d'entre elles à succomber de suite de ces tortures ».

La victime ajoute ce qui suit :

J'étais enfermé dans ma maison avec mon épouse et mes trois filles [...], les militaires sont venus casser la porte de ma maison [...] en entrant dans la chambre où j'étais couché par terre, ils demandent à mon épouse de sortir de la chambre et quelques minutes après ils commencent à la violer [...] ces assaillants m'exigent de venir assister au viol de ma femme [...] après ils m'amènent chez le voisin et m'obligent de violer sa femme [...].

Après des rescapés témoins de ces exactions, on a également enregistré quelques cas des victimes qui ont été atteintes par des coups de balles réelles, mais qui n'y ont pas succombé. Certaines sont malheureusement restées des personnes avec handicaps physiques et/ou psychiques²². Ces victimes rapportent, entre autres, l'utilisation du téléphone mobile pour obtenir de la hiérarchie l'ordre de tuer²³.

(3) Le troisième moment (2018-2019). Et comme si cela ne suffisait pas, s'est aussi invitée sur scène une épidémie à virus Ebola (2018-2019) dont l'origine fait encore l'objet de plusieurs hypothèses divergentes.

Depuis sa première découverte en 1976, l'épidémie à virus Ebola en RD Congo est la deuxième plus grande épidémie de l'histoire d'Ebola²⁴. Actuellement, l'Organisation mondiale de la Santé (OMS) classe cette épidémie en RD Congo dans la catégorie des urgences de santé publique d'intérêt international (PHEIC) :

Il s'agit d'une déclaration qui est émise lorsqu'un événement est extraordinaire, grave et susceptible de traverser le pays où il se produit et d'avoir un effet régional ou international sur le plan de la santé publique²⁵.

La lutte contre l'épidémie à virus Ebola a été rude, surtout parce qu'il fallait combattre en même temps un autre défi majeur dans la région : l'insécurité²⁶ entretenue depuis trois décennies, les attaques contre les centres de santé et les prestataires de soins de santé. Mais, qui entretiennent si tranquillement l'insécurité à l'Est de la RD Congo ? Et pour quelles raisons ?

22 Présentant les statistiques de la RD Congo, le Ministre de la santé publique fait remarquer qu'«au moins 20 millions de Congolais souffrent des troubles mentaux», in *Le Potentiel*, n°8679, du 10/10/2023, p. 7.

23 Boniface MUSAVULI, *Les massacres de Beni. Kabila, le Rwanda et les faux islamistes*, 2017, p. 30. Ouvrage disponible sur <https://www.amazon.fr/dp/152170399X>

24 Cf. *Le Potentiel*, n°7661, du lundi 22 juillet 2019.

25 Cf. *Le Potentiel*, n°7661, du lundi 22 juillet 2019.

26 Selon BINTOU KEITA, au moins 9 personnes sont tuées chaque jour à l'Est de la RD Congo: *Le Potentiel*, n°8679, du 10/10/2023, p. 8.

Si les principaux commanditaires habitent les pays occidentaux (États-Unis, Canada, France, Belgique, Royaume-Uni, etc.), ceux qui font le relais habitent les pays voisins (surtout le Rwanda et l'Ouganda), tandis que leurs complices sont des Congolais. Dans une étude intéressante publiée dans la revue *Congo-Afrique*²⁷, Claude Nsal'onanongo éclaire ce phénomène en citant les propos de Pascal Nyembo Muyumba²⁸ devant le Conseil de Sécurité des Nations Unies. Dans sa prise de parole du 5 mai 2021 (disponible en ligne), Pascal Nyembo dénonce l'implication des États-Unis, du Canada, de la Belgique, du Rwanda, de l'Ouganda et des multinationales dans l'exploitation illicite et illégale des richesses minérales à l'Est de la RD Congo. Il met au grand jour les divers contrats signés entre les groupes rebelles et les multinationales, au profit des pays occidentaux. Aussi, explique-t-il que les groupes rebelles achètent des armes à l'Occident contre des ventes de minerais exploités illégalement, lesquels ont les États-Unis et l'Europe comme lieux de vente et de transformation. En outre, il dénonce l'existence d'une société de raffinerie belge, installée en Ouganda dénommée *African Gold Refinery* (AGR), qui achète toutes les productions minérales venant des groupes rebelles. D'un point de vue économique, une affaire aussi lucrative ne peut que pousser les puissances occidentales à encourager la confusion : les viols, les vols, le délitement de l'État et le dépeuplement des populations. Enfin, la même communication signale que les fonderies britanniques qui sont installées au Rwanda collaborent étroitement avec les groupes rebelles qui exploitent du coltan et d'autres minerais : les services congolais avaient saisi trente-trois tonnes de minerais, venant des groupes rebelles à destination du Rwanda. D'où, l'idée que l'hyper-militarisation de la partie orientale de la RD Congo induisent nécessairement les enjeux géoéconomiques du génocide congolais.

Les trois moments clefs que nous venons de rappeler brièvement, révèlent que le *reggae* à l'Est de la RD Congo s'inspire d'une longue nuit qui se caractérise par l'éclipse de l'humain et la montée de l'inhumain, même pendant l'épidémie à virus Ebola et la pandémie du Covid-19. Personne ne saurait prédire aujourd'hui le bout du tunnel. Des chansons qui rendent compte de cette longue nuit noire renseignent sur des thèmes variés et pertinents.

3. Analyse thématique de quelques chansons de Mayaya Santa

Le décor étant ainsi planté, nous dégageons, dans les lignes qui suivent, quelques thèmes qui ressortent des chansons du *reggae-man* Mayaya Santa.

27 Cf. Claude NSAL'ONANONGO, « Les rebellions à l'Est de la RD Congo : Une analytique historique d'un statocide et ses enjeux », in *Congo-Afrique*, avril 2022, n°564, p. 405.

28 Pascal Nyembo Muyumba, Directeur Général Adjoint du Centre d'expertise, d'évaluation et de certification des substances minérales précieuses et semi-précieuses (CEECC).

3.1. Le passé comme source d'énergie nécessaire à la résistance

Dans la reconstruction du futur, Victor Hugo fait savoir que l'*anamnèse* est une notion importante : « le souvenir, c'est la présence invisible » (nous citons de mémoire). En effet, se souvenir des absents, c'est reconnaître qu'eux aussi font partie intégrante de la mémoire vigilante de la cité montrant ce qu'il convient de faire ou d'éviter. En ce sens, un passé chargé d'ombres doit être « exorcisé » avant d'entamer le processus de reconstruction du futur. Sinon, que serait l'avenir d'un projet construit sur des fosses communes, chante Mayaya dans son album « *Ohee !* » ? Et comme les coupables sont connus, présents (et occupent même des fonctions stratégiques dans l'armée et dans le gouvernement), la réparation doit passer par la justice, la sanction, qui est une manière juste « d'exorciser » le passé. Et tant qu'il n'y aura pas de justice, la violence se poursuivra toujours dans la partie orientale de la RD Congo. Autrement dit, tant que la justice sera malade ou absente, il n'y aura ni sécurité, ni paix, ni travail ; on ne pourra pas non plus parler de développement.

Dans ses chansons « *Kwali kwalava* » (On meurt comme on a vécu), « *erisoka oko mughongo w'endioka* » (Traverser [la rivière Semliki] sur le dos du dragon)²⁹, « *Yira Shango* » (une divinité Yira), l'auteur sous étude rappelle les mythologies *nande* qui rendent compte des gloires du passé. A travers ces mythologies, l'artiste ne chante pas seulement les gloires d'un passé lointain, nostalgique, qui ne reviendra plus. Bien au contraire, il estime que ce passé glorieux est un stimulant pour réinventer le futur. De même, en évoquant « *Yira Shango* », l'artiste reprend toute l'histoire du peuple *nande* afin d'en tirer l'énergie nécessaire à la résistance et ainsi inventer un futur nouveau.

3.2. Les figures qui inspirent l'artiste

A travers les chansons comme « *Yira Shango* » (allusion faite à l'histoire passée du peuple *nande*), « *Maliiva, vwakere !* » (Oh, les eaux, le jour s'est levé !), « *Omusyakulu amaghenda* » (le sage vient de s'en aller), « *Écho bakakola* » (Ce qu'ils font), et autres, le récepteur découvre les piliers du peuple, les boucliers dans la région, les gardiens du temple. Au nombre de ces gardiens, on peut citer Monseigneur Emmanuel Kataliko. Celui-ci a été évêque de Butembo-Beni pendant 31 ans, archevêque de Bukavu pendant 3 ans, et est décédé à Rome le 04/10/2000. Il est considéré comme le symbole du dynamisme de la région et de la résistance non-violente. Pour tous, catholiques, protestants, adventistes, anglicans, riches ou pauvres, (etc.), il était le « *musyakulu* » (le sage).

29 Selon cette mythologie, transmise de père à fils, quelques *nande* [les autres étant restés en Ouganda] traversèrent la rivière Semliki sur le dos du dragon pour parvenir à l'autre rive de la RD Congo. A dire vrai, au moment d'une sécheresse très incendiaire, les pierres émergent de l'eau de sorte qu'on peut facilement traverser une rivière ou un fleuve. Ce sont ces pointes de pierres qui ont été comparées au dos écaillé du dragon que la tradition narrative véhicule de père à fils comme une mythologie, avec une idée religieuse sous-jacente.

Dans la chanson « Echo *bakakola* » (Ce qu'ils font), l'artiste rend hommage à un autre symbole de la résistance non-violente, Monseigneur Charles Mbogha, évêque de Wamba et d'Isiro de 1990 à 2000, archevêque de Bukavu en 2001. La même année, il est brutalement arraché à ses fidèles par un infarctus, et décède le 09/10/2005.

Grâce à l'artiste Mayaya, le récepteur (le consommateur) découvre aussi d'autres figures emblématiques de la région : Monseigneur Melchisédech Sikuli Paluku, évêque de Butembo-Beni depuis 1998 ; Énoch Nyamwisi Muvungi Mangenda, lâchement assassiné le 05/01/1993; Lumbulumbu, notable *nande* décédé le 11/12/1999, des suites de ses blessures après avoir été humilié et torturé par des rebelles du RCD-KML ; Colibri Kasereka Syavulivwa, ancien bourgmestre de la commune Mususa, crapuleusement assassiné par des rebelles du RCD-KML, le 05/10/2000 ; Denis Paluku, Gouverneur dans quelques provinces de la RD Congo, décédé le 22/08/2014; Abbé Apollinaire Malumalu, président honoraire de la Commission Nationale Électorale Indépendante (CENI), cheville ouvrière des premières élections libres de la RD Congo, décédé dans des circonstances quelque peu mystérieuses, le 30/06/2016 ; Pierre Pay Pay wa Syakasighe, Ministre honoraire de l'économie et pendant longtemps Gouverneur de la Banque du Zaïre, décédé le 02/09/2023, et beaucoup d'autres témoins du désarroi toujours croissant dans la région.

3.3. Le nom propre

Que peut-on comprendre de l'énumération des noms des victimes de la barbarie, dans les chansons du *reggae-man* sous étude, surtout les noms des victimes qui furent jetées, comme des objets, dans des fosses communes à Kikyo (Butembo), et dans d'autres coins de la ville ? Un nom propre étant une personne, une responsabilité, les noms qui traversent les chansons de l'artiste musicien Mayaya, témoin de l'histoire tragique de son temps, veulent dire aux générations à venir que quelque chose a bien eu lieu, qui ne mérite pas d'être facilement oublié, placé au placard, ou rejeté dans l'inconscient de la société. Des témoins vivants existent et racontent ; les jeunes écoutent et transmettent le message aux plus jeunes.

Contrairement à de nombreux musiciens qui scandent les noms de leurs mécènes ou des personnes influentes dans la société auprès desquelles ils voudraient solliciter quelques faveurs, Mayaya Santa cite des noms soit des personnages influents de son terroir considérés comme des bergers, des boucliers (Mgr Kataliko, Mgr Charles Mbogha, Mgr Melchisédech Sikuli, etc.), soit des noms des victimes de la barbarie humaine tels que les supporters d'une équipe (locale) de football appelée « Nyuki » tombés dans une embuscade sur la route Butembo-Goma : Mangenda, Kavieux, Richard, Soki, Chantal (Chanto), Mwangaza, Rocky, Enoch, etc. L'artiste musicien

cite également les rescapés tels que Kasereka Mathe Kangayilamia et Jopa comme témoins vivants des horreurs. La chanson « *Mangenda* » est une merveilleuse illustration de tout cela.

3.4. Le sens de la collaboration

L'artiste Mayaya ne travaille pas en solo. Il collabore avec une forte équipe qui constitue sa troupe connue sous le nom de « *Sitchi* ! » (Ce n'est rien !). Mais son vrai nom est « *Jah's Human Hope* » (Dieu est l'espoir de l'homme). « *Sitchi* » était un groupe de jeunes amateurs du *reggae*, dont les principaux chefs de file étaient Mbalé Dakadaka et Lupama Magombani. Le groupe était constitué essentiellement d'enfants de commerçants qui passaient régulièrement les grandes vacances à Nairobi : c'est là qu'ils se sont familiarisés avec le *reggae*. Au retour des vacances, ils ramenaient à Butembo, Beni, Goma, des cassettes et des disques des *reggae-men* tels que le Sud-africain Lucky Dube, l'Ivoirien Alpha Blondy et surtout le Jamaïcain et père du *reggae* Bob Marley. Comme « *Jah's Human Hope* » de Mayaya était aussi une troupe de *reggae*, les deux groupes (*Sitchi* et *Jah's Human Hope*) ont fini par sympathiser au point de se confondre.

Comme principaux collaborateurs de Mayaya qui constituent l'orchestre « *Jah's Human Hope* », on peut citer : Kasereka Mathe Kangayilamia (compositeur), Docteur Gadé (drummer), Kavughu Safi (chanteuse), Vichy (chanteuse), Immaculée (chanteuse), Kasiri (bassiste), Anselme (drummer), etc.

Cette première génération a été renforcée par une nouvelle équipe de jeunes talents tels que Noé (joueur de « *dungu* » dans *Sitchi junior* qui deviendra ensuite pianiste et compositeur), Jerry, Diwa, etc.

Il convient aussi de signaler que Mayaya a produit certaines œuvres en collaboration avec d'autres artistes. La chanson « *C'est possible* », œuvre commune de Mayaya et Mista Poa, est un bel exemple de cette collaboration.

3.5. La montée de l'inhumain dans la région

Dans son discours à Oslo, le 10/12/2018, Denis Mukweg rappelle une scène odieuse qui s'est reproduite dans plusieurs Hôpitaux et Centres hospitaliers à l'Est de la RD Congo :

Dans la nuit tragique du 6 octobre 1996, des rebelles ont attaqué notre hôpital [...]. Plus de trente personnes ont été tuées ; des patients abattus dans leur lit à bout portant. Le personnel ne pouvant pas fuir tué de sang-froid [...]³⁰.

30 Denis MUKWEGE, « Prix Nobel de la Paix 2018 : Des révélations sur la misère et la souffrance en RD Congo », in *Congo-Afrique* (janvier 2019), n°531, p. 55. On peut aussi lire avec intérêt: Charles ONANA, *Holocauste au Congo. L'Omerta de la communauté internationale*, Paris, L'Artilleur, 2023, pp. 417-441.

Considérant le degré très élevé d'inhumanité atteint par l'agresseur, l'artiste musicien va jusqu'à dire qu'il aurait fallu qu'il soit un animal : c'est le contenu de la chanson « *Ngambe navya nyama !* » (Il aurait fallu que je sois un animal !). Car, selon l'artiste, au regard de la montée de l'inhumain dans l'homme moderne, il y a lieu de se demander si les « animaux » d'une même espèce ne se comportent pas mieux que certains hommes vidés de toute humanité.

3.6. L'interdiction de tout discours public ou l'imposition du silence

Dans sa chanson « *Kwali kwalava* » (On meurt comme on a vécu), l'artiste dénonce, de manière subtile, l'imposition du silence auquel sont soumises les victimes et leurs familles. Les termes sont chargés et bien choisis : « *Wavinitwira kw'amatande, uti kumbe isinavugha ! Namavugha, uti kumbe inakwa !* » (Après avoir craché sur moi ta salive, tu m'invites à me taire ! Et si je parle, tu veux ma mort). De fait, l'on peut se demander pourquoi, en RD Congo, le silence est imposé ; pourquoi tout discours public est interdit aux rescapés et à leurs familles.

En effet, il n'y a pas si longtemps (entre 2015 et 2018) que des prisonniers se sont facilement évadés de presque toutes les prisons centrales sur toute l'étendue de la République. Un silence ahurissant s'en est suivi ! À Kinshasa, autour de la marche des chrétiens, en janvier et février 2018, les deuils avaient été interdits. De même, après le drame des étudiants à l'Université de Lubumbashi (UNILU) dans la nuit du 11 au 12 mai 1990 (Lititi Mboka), il était interdit d'organiser le deuil. À Butembo, il était interdit d'organiser le deuil après les massacres sauvages de Kikyo.

Dans la chanson « *Tukakwiraki ?* » (Pour quelle raison sommes-nous en train de mourir ?), l'artiste chante : « *Uti ukalir'omwana waghu, ivakulisya emisonia yaghu* » (Quand tu veux pleurer ton enfant, on te fait boire tes propres larmes). C'est ce qui se passe encore aujourd'hui avec le génocide de Beni où l'on massacre impunément dans l'indifférence de la communauté internationale et des autorités congolaises. À ce sujet, Boniface Musavuli clame ce qui suit : « Les massacres de Beni sont une affaire qui a été révélée, pour l'essentiel, par les internautes, la presse classique ayant été empêchée de s'y consacrer. À Beni, les autorités avaient menacé les propriétaires de radios de fermeture s'ils abordaient le sujet, tandis que les cadavres étaient cachés pour éviter les attroupements funéraires »³¹. Fort heureusement, les témoins existent et racontent.

Que peut-on comprendre d'une telle pratique ? Est-ce une stratégie pour éviter d'ouvrir la boîte de Pandore ?

³¹ Boniface MUSAVULI, *Les massacres de Beni. Kabila, le Rwanda et les faux islamistes*, 2017, p. 8.

Une telle pratique signifie que l'État congolais invite sa population à faire comme si rien ne s'était jamais passé dans la cité, à faire comme si les gens massacrés, les femmes violées, les hommes découpés ou enterrés vivants n'avaient jamais existé et, surtout, n'étaient pas des êtres humains ayant un visage, une histoire, une famille, des amis et connaissances. Cela consiste aussi à frapper de déni la souffrance des survivants, à la vider de toute signification humaine. Est-ce une manière de pleurer ses morts ? Certes, non ! Car, le témoignage est une preuve que quelque chose s'est réellement passé.

Dans la même logique de répression et d'imposition du silence sur les crimes, « *le pouvoir va parfois jusqu'à cacher les corps pour éviter des attroupements funéraires et, finalement, créer un environnement où les journées de commémorations sont paradoxalement rarissimes pour un pays ayant été le théâtre d'une saignée humaine qui se décrit en termes de millions de morts* »³². Le philosophe Noam Chomsky et le journaliste André Vltchek qualifient cette saignée humaine de « *supergénocide* »³³, un plan concerté visant à exterminer une population précise pour repeupler sa terre avec une autre population venant d'ailleurs. De nos jours, la mise en application de ce plan inhumain est mise en route.

3.7. « Duplicité » ou opacité intrinsèque de l'homme

La « duplicité » est un thème abondamment exploité par l'artiste. Il y a consacré tout un album intitulé « *Sivanzire erikuvwira* » (Ils ne veulent pas te révéler la vérité). Pour lui³⁴, il s'agit d'une œuvre sociale à caractère politique. La toile de fond de la chanson-phare (« *Sivanzire erikuvwira* »), c'est Monsieur Jonas, un autochtone tristement célèbre à Butembo, Beni et Goma, pour sa complicité avec les ennemis de son terroir. Il fut, en effet, un instrument de terreur chargé d'éliminer toute opposition au régime d'occupation rwando-ougandaise. Voici l'homme qui trahissait les siens tout en mangeant et buvant avec eux. Dans la chanson « *Washatula wahi ?* » (Que raconteras-tu ?), le consommateur est renseigné sur le fait qu'un homme est capable de préparer votre mise à mort, tout en jouissant de votre hospitalité.

Ce même thème est aussi abordé en filigrane dans l'album publié en 1997 « *Mwavere muti ?* » (Comment expliquer votre attitude ?). Le sous-entendu : « *Sortez de votre torpeur !* », « *Ressaisissez-vous !* », « *Défendez votre honneur, votre dignité !* ». Le contexte, c'est l'assassinat de Jean-Louis Kitambala (CAFEKIT), un notable de la région, par des éléments de l'armée rwandaise alliée de l'AFDL. Ce crime résulterait d'une complicité

32 Boniface MUSAVULI, *Les massacres de Beni. Kabila, le Rwanda et les faux islamistes*, 2017, p. 43.

33 Noam CHOMSKY et André VLTCHek, *L'Occident terroriste. D'Hiroshima à la guerre des drones*, Montréal, Ecosociété, 2015, p. 20.

34 Entretien avec l'auteur, le 03/02/2022, à Kinshasa.

interne ayant à la base une fille du terroir qui côtoyait à la fois Kitambala et un officier rwandais. Cet événement a offert à Mayaya l'occasion de dénoncer la complicité et la duplicité de ses compatriotes, dans l'occupation étrangère de son pays, la RD Congo.

3.8. Absence ou présence cynique de l'État dans la région

Dans plusieurs contrées de la RD Congo, l'État est absent ou cyniquement présent. Il n'existe que pour « dévaliser » les populations civiles. Denis Mukwege rapporte ce qui suit :

Ce qui s'est passé à Kavumu et qui continue aujourd'hui dans de nombreux autres endroits au Congo, tels que les viols et les massacres à Beni, à Butembo et au Kasai, a été rendu possible par l'absence d'un État de droit, l'effondrement des valeurs traditionnelles et le règne de l'impunité, en particulier pour les personnes au pouvoir³⁵.

Cette absence ou cette présence cynique de l'État donne à certains citoyens congolais l'impression d'être étranger ou en exil dans leur propre pays. Dans la chanson « *Yira land* » (Terre *yira*), Mayaya chante : « Our land but not our nation ». On peut aussi écouter avec intérêt la chanson « *Vayira tukakwiraki ?* » (Pour quelle raison sommes-nous en train de mourir ?). « *Twavirivya virema, twavirisighala nguvi okovyoye tutasi, kandi omo kihugho kyetu, oko kitaka ky'avosokulu [...]* » (Nous sommes devenus des personnes avec handicaps, nous sommes devenus des orphelins, dans notre propre pays, sur la terre de nos ancêtres). On peut aussi écouter avec intérêt : « *Mukaka wasighere hayi ?* » (Grand-mère, où es-tu restée ?), « *Nichi na ?* » (Qu'est-ce ?), etc.

Dans la même veine, Boniface Musavuli fait observer que si les massacres se poursuivent paisiblement dans le Kivu et l'Ituri, c'est parce que l'État congolais n'est pas présent pour protéger sa population ; il est là pour accompagner les objectifs stratégiques des prédateurs³⁶. Les massacres de Kishishe, pour mieux contrôler le *pyrochlore* (un minerais qui contient le niobium, une matière première très utile dans l'aéronautique et l'informatique), en sont une preuve de plus³⁷.

Témoin des scènes odieuses (des populations passant des nuits à la belle étoile pour essayer d'échapper aux criminels et autres), l'artiste musicien va jusqu'à dire qu'il a même l'impression qu'au-delà de l'absence ou présence cynique de l'État, le peuple *nande* est actuellement abandonné par le Dieu de ses ancêtres. C'est comme si la splendeur de la divinité s'était éteinte de l'histoire *nande*, livrant des populations à la détresse de la nuit d'un

35 Denis MUKWEGE, « Prix Nobel de la Paix 2018 : Des révélations sur la misère et la souffrance en RD Congo », in *Congo-Afrique* (janvier 2019), n°531, p. 56.

36 Cf. Boniface MUSAVULI, *Les massacres de Beni. Kibila, le Rwanda et les faux islamistes*, 2017, p. 17.

37 Cf. *Le Potentiel* du 06/12/2022, p. 2.

monde sans repère. Comme si Dieu avait laissé ses créatures dans l'errance, dans la nuit de leur histoire. C'est le message qui se dégage de la chanson « *Maliiva* » (Les eaux !) dans laquelle l'auteur pense que même les ancêtres ont abandonné leur communauté.

Dès lors, que resterait-il encore à faire, sinon « chanter », en tant que témoin de son histoire, la vérité de son temps jusqu'à la toute dernière énergie, jusqu'au dernier soupir. Que faire, sinon s'appuyer sur les gloires du passé, non comme un nostalgique, mais pour se doter d'une nouvelle identité ou d'une nouvelle vision du monde !

3.9. Des signes d'espoir

Dans certaines chansons de l'auteur, des signes d'espoir sont manifestes. Par exemple, dans la chanson « *Nichi na ?* » (Qu'est-ce encore ?), l'artiste chante : « *Omuyira ni muyira, amahero ni mahero* » (Le *yira* est un *yira*, le cimetière est un cimetière). Il affirme ici son espoir que, malgré la persécution dont il est victime, le peuple *nande/yira* ne disparaîtra pas ; il restera égal à lui-même, sur la terre de ses ancêtres (*amahero*).

De même, tout récemment publiée (2023), la chanson « *Nous sommes exterminés* » est un opus à travers lequel ce *reggae-man* veut faire entendre sa voix pour le retour de la paix. Il y dénonce les conditions inhumaines dans lesquelles vivent ses contemporains et nourrit le rêve d'un avenir différent.

On peut aussi s'intéresser aux noms de l'orchestre, et découvrir une culture qui réclame publiquement la vie : « *Jah's human hope* » (Dieu est l'espoir de l'homme) ou « *Sitchi* » (Ce n'est rien !) ; ces noms de la troupe musicale de Mayaya peuvent être perçus comme un programme de société.

- « *Jah's human hope* » (Dieu est l'espoir de l'homme), sous-entendu : quelles que soient les épreuves auxquelles se trouve confrontée une population, « l'espoir » doit être le dernier à mourir en l'homme.

- « *Sitchi !* » (Ce n'est rien !). À première vue, ce terme dégage une connotation quelque peu négative. Et pourtant, il invite à l'optimisme. « *Sitchi twanamavyaho* » (Tout ce que nous subissons n'est rien, pourvu que nous gardions la vie sauve). Dit autrement : quand bien même certains d'entre nous seraient décédés, les survivants témoigneront et poursuivront la lutte pour la vie. Cette vie qui, malgré toutes les crises modernes, devrait caractériser les cultures africaines.

4. Un chemin vers un avenir différent

À travers quelques chansons *reggae* chantées et dansées dans la partie orientale de la RD Congo, des entretiens avec des témoins, une littérature écrite abondante, etc., il se dégage non seulement les causes profondes de l'instabilité dans la région, mais aussi quelques pistes de solutions.

Avec un peu de lucidité, on découvre que les véritables enjeux sont d'abord économiques : les minerais rares attirent tous les mafieux du monde. D'autres enjeux relèvent de la mauvaise gouvernance. Dans le domaine militaire, par exemple, notre pays a une armée désorganisée, déstructurée, ayant plusieurs postes de commandements la rendant inefficace, des problèmes de coordination des opérations, des complicités à différents niveaux, etc. ; bref, la RD Congo est devenue un colosse aux pieds d'argile, depuis la fin du régime Mobutu. Tel est le contexte d'émergence du *reggae* dans la région, un genre musical qui proclame publiquement l'humanité, dénonce la banalisation du mal, conteste l'ordre oppressif établi. C'est le message que transmet l'artiste sous étude à travers plusieurs opus dont « *Ekyangaleka nichi ?* » (Pourquoi ce qui nous arrive ?).

Ceci étant dit, vers où peut-on se tourner pour espérer sortir du précipice ? Dans toute société humaine, chaque catégorie sociale a sa manière de s'exprimer, de résister ou de lutter, de protester contre la mort. À travers le *reggae*, l'artiste musicien Mayaya joue sa partition en chantant, en dansant, pour dénoncer les maux dont souffre son pays. L'album « Nous sommes exterminés » en est une illustration.

Que font les autres catégories sociales ? Comptent-elles sur des solutions qui viendront de l'extérieur du pays (des mercenaires) ? Un proverbe malien souligne : « Le poisson se trompe s'il croit que le pêcheur est venu pour le nourrir ». En ce sens, dans un pays où les intrigues s'imbriquent comme en RD Congo, la classe politique devrait remettre l'humain au centre de ses préoccupations politiques. Elle devrait penser plus à l'intérêt de son pays qu'à l'intérêt de son portefeuille. Au lieu d'occuper une position victimaire, la classe politique devrait s'investir dans l'organisation, la structuration d'une armée non infiltrée, des Institutions de la République non infiltrées, ainsi que des Cours et Tribunaux, pour espérer, demain, l'avènement de la sécurité ou de la paix, condition sans laquelle on ne peut parler de développement.

En guise de conclusion

Nous ne saurions mieux conclure cet exercice sans convoquer Kasereka Kavwahirehi³⁸ pour qui une refondation de l'État congolais implique une réconciliation des communautés avec leurs histoires aussi tragiques soient-elles. Dans cette perspective, le *reggae*, actuellement produit par plusieurs artistes musiciens dans les villes martyres (Beni, Bunia, Butembo, Goma, Bukavu), est un signe d'espoir. En effet, un défi réel auquel est confronté l'État congolais aujourd'hui, c'est de trouver une manière d'intégrer dans son espace domestique les nombreux morts et les souffrances endurées par les Congolais pour les exorciser au lieu de les refouler.

Le refoulement d'une histoire sombre ou dramatique symbolise le refus de l'État de s'assumer complètement, de se faire ami de toute l'intégralité de l'histoire, pour se lancer, réconcilié avec lui-même, vers un avenir meilleur pour tous, vers un Congo « plus beau qu'avant », ainsi que nous le rappelle notre hymne national. En choisissant de ne procéder que par refoulement de ce que le passé (lointain ou récent) a stocké ou mis en mémoire, en niant que ceux qui sont morts de manière humiliante ou ceux qui ont été enterrés vivants, à Kinshasa, au Katanga, au Kasai, au Kivu, en Ituri et ailleurs, aient jamais vécu, en procédant par exclusion de ces morts jamais oubliés par les leurs, l'État congolais les extrait de la vie quotidienne de leurs compatriotes. Et pourtant, ceux qui ont été découpés par coups de machette, ces hommes et femmes éventrés ou enterrés vivants, étaient des gens ayant un visage humain, une famille, une histoire, un vécu, une habitation, des amis, etc.

À l'instar des jeunes artistes (cités ci-haut) de nos villes martyres, des jeunes qui se servent du *reggae* pour refuser l'ordre oppressif établi, l'État congolais est confronté au défi majeur d'articuler ce passé traumatique qui hante nos mémoires en une histoire de souffrance publique. Faire comme si toutes les personnes enterrées vivantes, tous les rescapés portant dans leur cœur et dans leur chair les douleurs des viols, des humiliations, (etc.), n'ont jamais vécu, c'est accepter que notre État-Nation soutienne et prolonge l'empire macabre des ombres vivantes. C'est donc, à juste titre, que le *reggae*, dans la partie orientale de la RD Congo, révèle le refus de faire comme si ce qui a eu lieu ne l'a jamais été. Il indique le chemin d'une véritable réconciliation, celle qui exige justice et réparation pour faire taire toute forme de violence. Pour cela, les témoignages sont indispensables pour rappeler régulièrement que quelque chose s'est effectivement passé. ■

38 KASEREKA KAVWAHIREHI, « LA POLITIQUE EN MUSIQUE. La Chanson Urbaine au Congo comme Forme de Résistance : Le cas du Reggae dans la ville de Butembo », University of Bayreuth/ Germany, 2011 (disponible en ligne).